901 JANVIER — II N° 50

LE THÉATRE

TION ET RÉDACTION : Boulevard des Capucines.

PUBLICITÉ : DUHAMEL et COMMUNAY, seuls concessionnaires 19, Boulevard Montmartre.

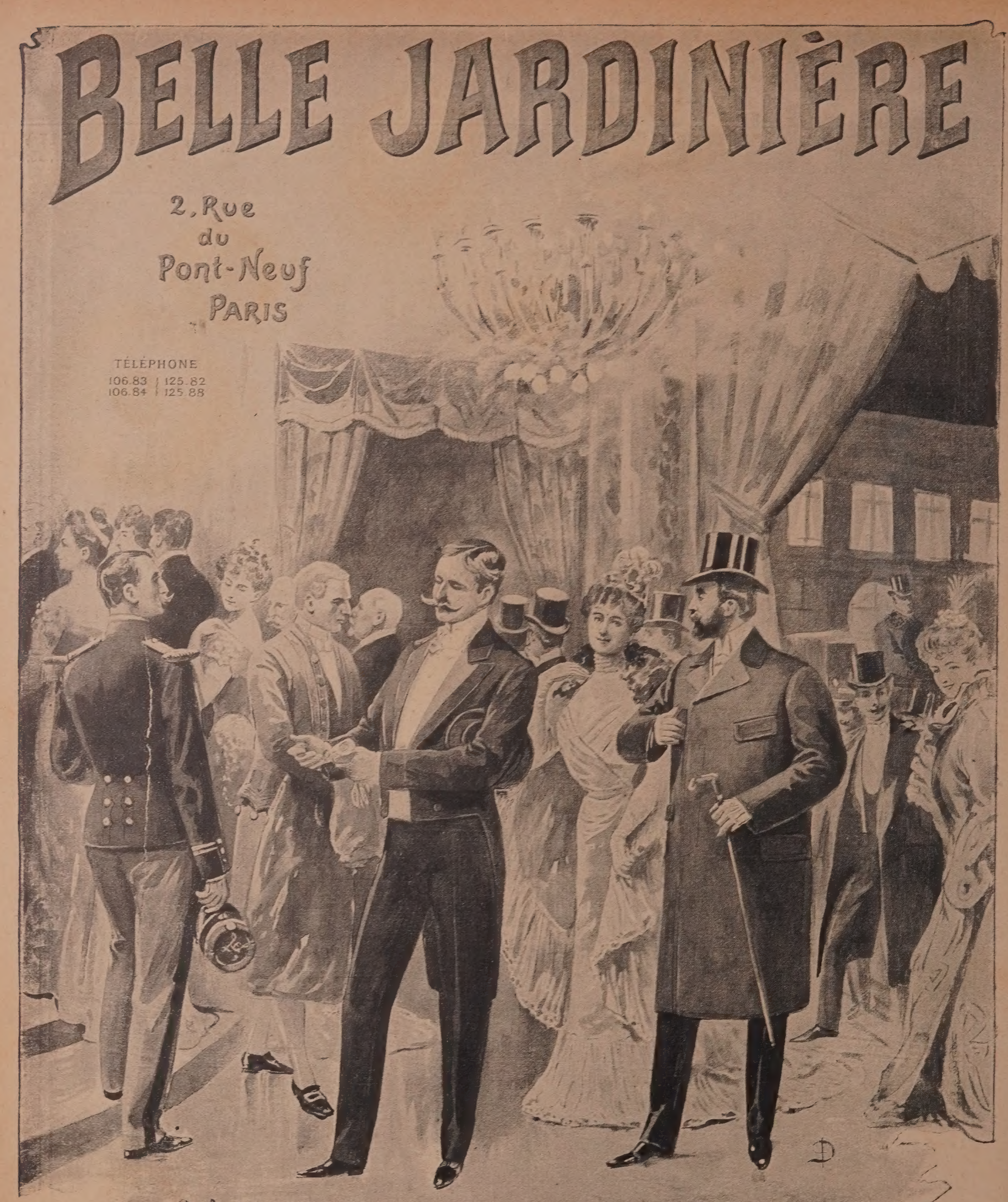
CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an. . . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an 44 fr. ÉTRANGER (Union postale) : 1 an . . 52 fr.

ABONNEMENT ET VENTE : Librairie du FIGARO, 26, rue Drouot.



Cliché Boyer.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *MADEMOISELLE GEORGE.* — *Mademoiselle George* (Mme Simon-Girard) et *Fassinet* (M. Brasseur)



et Uniformes militaires

Seules Succursales : PARIS, 1, place Clichy, LYON, MARSEILLE, NANTES, ANGERS, SAINTES, LILLE, BORDEAUX *(Printemps, 1901)*

Envoi des Catalogues et Echantillons sur demande. Expéditions franco en province à partir de 25 francs

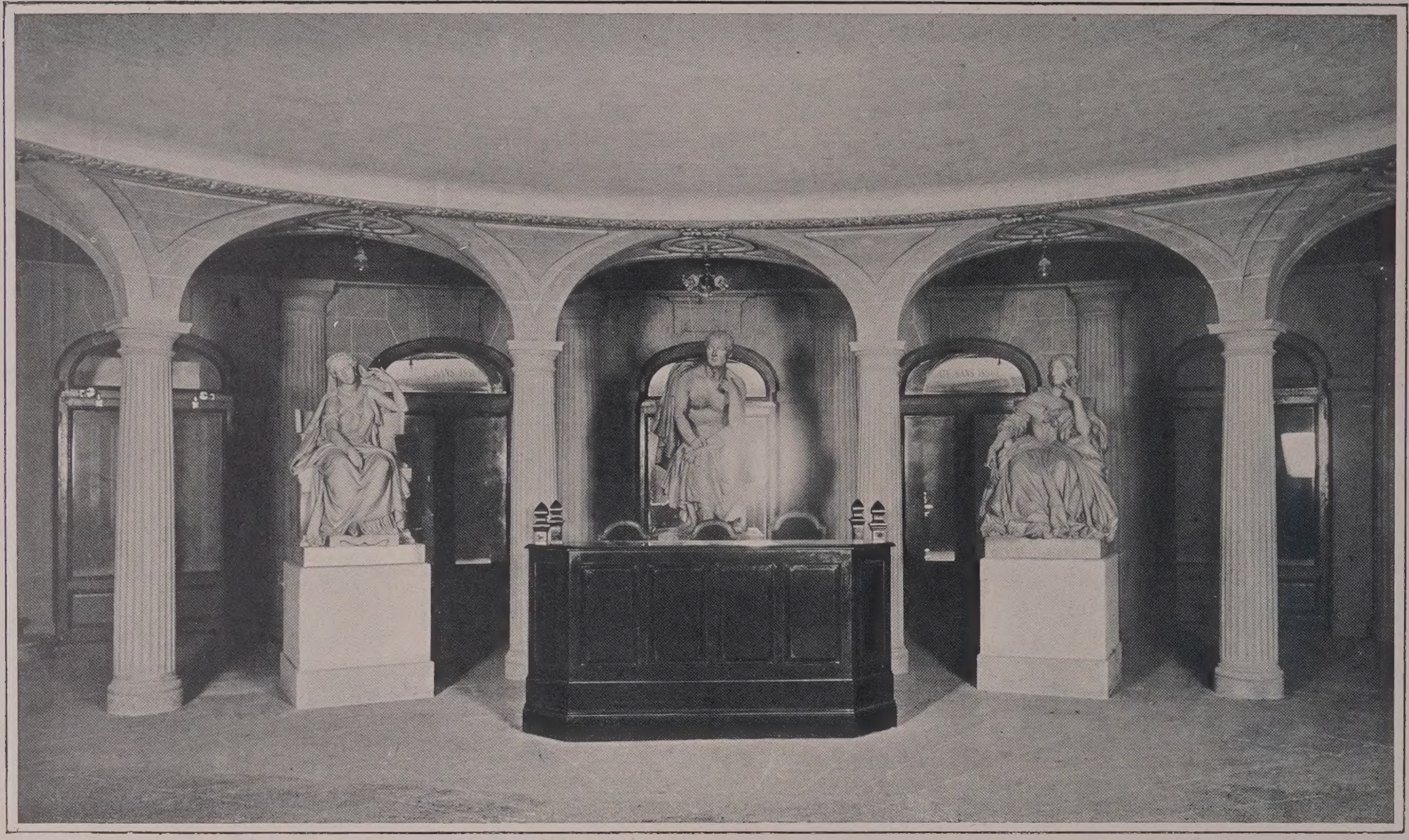
LE THÉATRE

N° 50 — MADEMOISELLE GEORGE — Janvier 1901 (II)



Cliché Boyer. — MÉRINDEL (M. Noblet) — Mlle GEORGE (Mme Simon-Girard)

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — **Mademoiselle George.** — ACTE III.



Cliché Mairet.

LE GRAND VESTIBULE

La Réouverture du Théâtre-Français



DÉTAIL DU MANTEAU D'ARLEQUIN

L'événement le plus important de ces derniers jours a été la réouverture de la salle de la rue de Richelieu et la double inauguration de la Comédie-Française, presque complètement rebâtie. La cérémonie a été double, car à la soirée de gala du samedi a succédé la matinée populaire et gratuite du dimanche. La fête de gala a été brillante et solennelle, avec son moment d'émotion. On a joué un acte du *Cid* et un acte des *Femmes savantes*, et, naturellement, les sociétaires ont tenu à honneur d'y paraître comme chefs d'emploi et même dans des petits bouts de rôle. On leur a fait fête, ceci s'entend. Mais l'intérêt essentiel de la soirée s'attachait à l'à-propos que M. Richepin avait écrit pour la circonstance, et, aussi, à la cérémonie qui a terminé le spectacle. Le poète des *Gueux*, devenu poète officiel, a été extrêmement bien inspiré dans ce morceau, écrit en vers de forme très classique, ce qui ne les empêche pas d'être très lyriques. Il a imaginé de faire parler *la Tragédie*, représentée par Madame Bartet, qui a été la perfection même, d'une diction vraiment admirable, et *la Comédie*, à qui Madame Baretta a donné une joyeuse physionomie. *La Tragédie*, pessimiste de nature, a évoqué le souvenir du deuil de la Maison de Molière. Elle a fait allusion, de la façon la plus touchante, à la mort de Mademoiselle Henriot. A quoi *la Comédie*, de tempérament optimiste, a répondu que s'il ne fallait pas, certes, oublier les heures de malheur, il fallait les réparer avec vaillance. Et M. Mounet-Sully, acclamé quand il a paru portant la croix d'officier de la Légion d'honneur qui venait de lui être remise, parlant au nom de la *Maison de Molière* et comme s'il en était l'âme, en a célébré la grandeur passée et pronostiqué l'avenir heureux et digne de la gloire acquise. Tout ceci a été fort bien dit et a remué l'assistance. Cette assistance était fort belle. Le Président de la République y avait pris place, et avec lui tous les personnages officiels et des invités qui étaient l'élite du Paris des lettres et des arts. C'est à ce public que M. Coquelin a débité un petit discours fort bien tourné et devant lui qu'a défilé tout le personnel du théâtre. A ce personnel s'était jointe, pour la circonstance et par une heureuse idée, une délégation des sociétaires retraités, Madame Pauline Granger, MM. Febvre, Maubant et Laroche, visiblement très émus d'une émotion partagée par l'assistance. Tous les anciens sociétaires avaient été, naturellement, invités à venir prendre part à cette fête. Mais le mauvais état de leur santé ou quelque circonstance avait empêché MM. Got et Delaunay de se rendre à l'appel, ainsi que Mesdames Broisat et Reichenberg. On eût particulièrement revu et salué avec plaisir l'ex-doyen de la Comédie, l'ex « petite doyenne » et Madame Broisat, qui ont laissé de si bons et si charmants



Cliché P. Nadar.

Mme BROISAT
Sociétaire retraitée

souvenirs. Nous suppléons à cette absence en donnant ici, avec les portraits de MM. Febvre et Maubant, ceux de M. Got et de Mesdames Broisat et Reichenberg.

Quant à la matinée populaire et gratuite, elle nous a donné le spectacle d'une foule enthousiaste, saluant de vivats les artistes aimés et jetant des bouquets sur la scène. La pensée de faire l'inauguration de la Comédie devant deux publics différents a été une excellente pensée. C'est une sorte d'épreuve, par laquelle a pu s'affirmer ceci : que l'institution de la Comédie n'est pas seulement une institution officielle, mais qu'elle est encore en plus une institution populaire. Le grand rôle qu'elle a joué et qu'elle doit jouer encore est une chose qui paraît comprise de tous. J'ai été heureux d'en trouver la confirmation dans l'applaudissement populaire aussi bien que dans l'apparat officiel.

A la matinée comme à la soirée, le public s'est répandu avec curiosité dans le théâtre, commentant et appréciant les changements qui ont été



Cliché P. Nadar.

Mlle REICHENBERG
Sociétaire retraitée

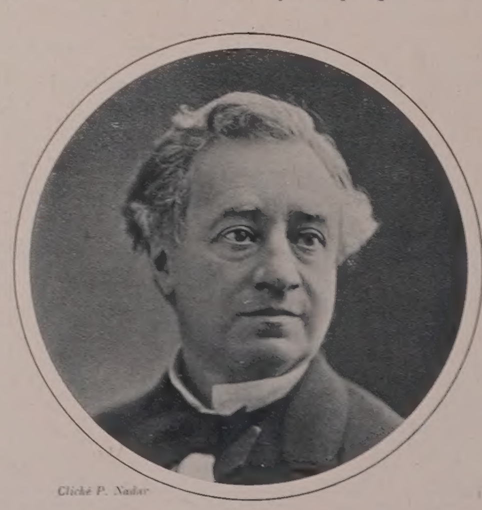
Cliché Mairet.

LE GRAND ESCALIER

Cliché Manuel. LE FOYER DU PUBLIC AU THÉATRE-FRANÇAIS

faits. Il convient, pour juger l'œuvre de l'architecte et celle des décorateurs, de savoir que l'agrément même des yeux a dû ne passer qu'après le soin de la commodité et de la sûreté du public. Je crois qu'à ce point de vue la perfection a été atteinte. L'accès à toutes les places, la sortie rapide du public, ont été assurés par des dégagements nombreux et des escaliers multipliés. Ce soin de la sécurité a amené quelques simplifications dans le décor de la salle. Les loges d'avant-scène, par exemple, dépouillées de leurs rideaux et de leurs draperies, sont d'aspect moins riche et plus froid que celles de jadis, et je pense, de plus, que la balustrade un peu lourde qui les entoure devra être abaissée. Le ton un peu cru de certaines parois très claires a été également critiqué. Il a paru un peu « modern style » en ce lieu où nous étions habitués à un luxe traditionnel. Mais, si vous me passez un mot que les peintres emploient pour parler des tableaux et des fresques, à l'usage et avec le temps, tout ceci se « culottera ». Il faut, pour la critique, se méfier des premières impressions en face des nouveautés qui vont contre notre accoutumance. Ce n'est jamais sans un sentiment de regret qu'on accueille — fussent-ils des réparations nécessaires ou d'utiles améliorations — les changements opérés dans une maison qu'on a toujours fréquentée et qu'on aime. Mais ceci est plus sentimental que justifié. Et, en somme, avec le « coup de pouce » qui reste à donner çà et là, nous pouvons être heureux de constater que la Comédie-Française rentre dans un théâtre digne d'elle.

Et maintenant, pour l'avenir de la Comédie-Française, je dirai volontiers que nous n'avons qu'à écouter les conseils que M. Richepin nous a donnés dans son à-propos. Pour le rôle qu'elle doit jouer chez nous, on peut dire, d'ailleurs, qu'il n'y a jamais eu qu'un programme, toujours le même, accepté et proclamé par ceux qui dirigent les destinées de la maison, soutenu et défendu par ceux qui l'aiment. La Comédie est le théâtre-musée de nos chefs-d'œuvre. Elle y maintient et en défend la tradition. Ceci est une part de son rôle, non la moindre. Seulement, il n'est pas défendu et il n'est pas impossible d'apporter dans cette tâche un esprit d'initiative qui y ferait entrer de la nouveauté. On peut varier les reprises de notre répertoire, les rajeunir même parfois par quelque trouvaille de mise en scène. C'est là une délicate question de mesure, comme tout, d'ailleurs, dans le gouvernement de la Comédie. Quand il s'agit du répertoire contemporain, par exemple, le péril est double et serait égal de vouloir faire de la Comédie un théâtre d'essai et d'avant-garde ou de la vouloir uniquement réservée aux auteurs arrivés,



Cliché P. Nadar

M. GOT
Sociétaire retraité



Cliché Moiret. PORTRAIT DE Mlle HENRIOT, PAR CAROLUS DURAN

LE NOUVEAU FOYER DES ARTISTES DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

officiellement hiérarchisés. Un éclectisme avisé, mais qui, je le sais, si avisé qu'il soit, ne satisfera jamais les esprit trop absolus et d'humeur sectaire, est la règle, à la fois très simple et très difficile à suivre pour la Maison. Je sais bien que je me sers d'un mot qui n'est pas à la mode en politique : mais les mots m'importent peu. La Comédie-Française est, par définition, « juste milieu ». Et la situation n'est pas mauvaise, qui permet d'appeler à soi le talent, qu'il vienne de droite ou de gauche !



Cliché P. Nadar.

M. FEBVRE
Sociétaire retraité

Il me reste à parler brièvement des deux ou trois pièces nouvelles que nous ont données les théâtres. Le Vaudeville a monté une comédie de M. Bisson, *le Bon Juge*. Cette comédie a très bien réussi. Ce sont les gens de justice qui en font les frais. Il y a quelque temps, le Vaudeville a joué *la Robe rouge*. On a prétendu plaisamment que *le Bon Juge* eût du s'intituler *la Robe rose*. Ceci parce que la satire de M. Bisson ne va pas au drame et s'atténue dans l'éclat de rire de la gaieté vaudevillesque. Son « bon juge » est un très mauvais juge, qui ne s'appelle « bon » que par antiphrase. Il a, tout d'abord, les vices d'esprit professionnels dont on a coutume d'accuser les juges d'instruction. Il est sans égards pour les témoins, qu'il dérange sous de futiles prétextes. Il voit un coupable en tout accusé, s'entête dans ses erreurs au lieu de les reconnaître, use de



Cliché P. Nadar.

M. MAUBANT
Sociétaire retraité

Cliché Mairet.

LE NOUVEAU FOYER DES ARTISTES DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Cliché Mairet.

LA NOUVELLE SALLE, VUE DE LA SCÈNE

toutes sortes de procédés bizarres ou suspects pour faire parler les gens et n'a aucun respect de la liberté humaine. Mais ce fâcheux juge trouve à qui parler en la personne de deux prévenus. L'un est un très honnête garçon qu'il a fait arrêter et garde en prison sans bonnes raisons, l'autre est un reporter qui s'est dénoncé lui-même pour étudier les choses de la justice. Lorsque ces prévenus sont en liberté, l'un parce qu'on ne peut décidément pas prouver qu'il soit coupable, l'autre parce qu'il s'est échappé, aidé par la femme du juge elle-même, qui est devenue amoureuse de lui en le prenant pour un meurtrier passionnel, ils se coalisent pour se venger du juge et le mystifier. Mais comment? Le juge, à ses défauts professionnels, ajoute celui d'être très galantin. Il a fait la cour à la maîtresse d'un des jeunes gens qu'il a tenus en prison. C'est d'elle qu'ils se servent pour l'entraîner en une fâcheuse aventure. Rendez-vous est donné au juge dans une prétendue auberge où sa femme, sa belle-mère, ses ex-prisonniers et son greffier se sont rendus, de leur côté, pour le mystifier à fond, lui apparaissant sous des déguisements et en des rôles divers, jusqu'à ce que le pauvre homme soit complètement affolé. Pour comble, les gendarmes viennent l'arrêter, invoquant, pour trouver en lui un voleur, des apparences semblables à celles dont il s'est contenté lui-même pour garder en prison de fort honnêtes gens. Il va de soi que tout s'arrange. Mais le juge donnera sa démission et renoncera à faire la cour aux petites femmes, pour s'occuper de la sienne. Entre nous, il n'est que temps.



LA REPRÉSENTATION GRATUITE. — La queue devant le Théâtre

Cette pièce, qui a des parties de comédie et des parties de vaudeville, a très bien réussi. Elle a été parfaitement jouée par MM. Huguenet, Numès, Numa, etc., etc., et par Mesdames Thomassin, Bernou et cette duègne de premier ordre qu'est Daynes-Grassot. Au milieu de toutes nos préoccupations, l'idée des réformes nécessaires de la justice est une idée qui intéresse la foule. Elle est dans l'air. Et les hommes de théâtre, sous toutes les formes, dans la comédie dramatique, le vaudeville ou la farce, trouvent toujours l'oreille du public quand ils abordent cette thèse, d'ailleurs heureuse et féconde. Le contraste n'est-il pas une des sources les plus sûres du rire? Et y a-t-il contraste plus fréquent et plus piquant que celui qu'offrent les faiblesses de caractère du juge avec l'austérité de ses fonctions?

Je me contente de signaler, à Cluny, un vaudeville très outrancier, intitulé *le Bon Pasteur*, et qui me paraît avoir été mis à la scène par M. Ordonneau, d'après une œuvre d'un collaborateur anglais, ayant travaillé pour quelque théâtre londonnien.

HENRY FOUQUIER.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

Mademoiselle George

COMÉDIE-OPÉRETTE, EN TROIS ACTES ET CINQ TABLEAUX, DE MM. VICTOR DE COTTENS ET PIERRE VEBER
MUSIQUE DE M. LOUIS VARNEY

Au-dessous du grand nom de Talma, deux comédiennes ont inscrit le leur à la seconde place pendant les premières années du siècle qui vient de finir et avant que leur célébrité eût été éclipsée par la gloire de Rachel : Mademoiselle George et Mademoiselle Mars. Toutes deux mériteraient une étude complète et documentée, analogue aux biographies que les



Cliché Boyer. DAME ÉLISE (Mlle Delys) JOSETTE (Mlle Lavallière) *Décor de M. Rousin-Rubé.*

ACTE Ier. — *Une pension d'officiers à la Courtille*

Goncourt ont publiées des actrices du XVIIIe siècle : étude à laquelle, pour ma part (qu'il me soit permis de le dire), j'ai souvent songé, mais hélas! combien de projets les nécessités de la vie quotidienne nous forcent à abandonner! *pendent opera interrupta*. Je ne m'étonne donc pas que des auteurs dramatiques avisés, comme MM. Victor de Cottens et Pierre Veber, aient choisi l'une de ces deux illustres comédiennes comme héroïne d'une pièce de théâtre. L'histoire de Mademoiselle George pourra donner matière encore à d'autres œuvres d'inspiration, et cette histoire, je voudrais la résumer brièvement, avant de raconter la « comédie-opérette » qui en a été tirée à l'usage du théâtre des Variétés.

* * *

Marguerite-Joséphine Wemmer, dite plus tard Mademoiselle George, était née à Bayeux le 23 février 1787, ainsi qu'en témoigne le document suivant, conservé aux archives de la ville normande. « Le samedi du 24 de février mil sept cent quatre-



Cliché Boyer.

Mlle GROS (Mlle Thiébaux) — BAPTISTE AINÉ (M. Perrin) — Mlle MÉZERAY (Mlle Lacombe) — TALMA (M. Lecœur) — Mlle GEORGE (Mme Simon-Girard) — SAINT-ERNEST (M. Emile Petit) — Mlle CONTAT (Mlle Lanthenay) — BAPTISTE CADET (M. Rocher) — Mlle BOURGOIN (Mlle Daiglemont)

ACTE II. — 2e TABLEAU : *Le Foyer de la Comédie-Française*

Décor de M. Lemeunier.

vingt-sept, a été par nous, vicaire de Saint-Patrice, baptisée une fille née d'hier, de légitime mariage de Georges Wemmer et de Marie Verteuil, demeurant en cette paroisse, laquelle a été nommée Marguerite-Joséphine par Marguerite Meinier, demeurant à Caen, assistée de Jean-Louis Morin, demeurant en notre susdite paroisse, en présence dudit Georges Wemmer, père de l'enfant, de François Liégard, toillier, et Jacques Liégard, *custos* de notre susdite paroisse, lesquels ont signé avec nous et les susdits parrain et marraine. » Suivent les signatures.

Marguerite-Joséphine était fille d'un maître tailleur du régiment d'infanterie de Lorraine — dont le lieutenant-colonel était le comte de Buffon, le frère du naturaliste — qui devint plus tard directeur de spectacle en province. Le père de Marguerite-Joséphine demeura longtemps à Amiens, et c'est sur le théâtre de cette ville que Mademoiselle George, encore enfant, débuta dans *le Jugement de Pâris*, *les Deux Petits Savoyards* et pièces du même genre. On la destinait à l'Opéra, mais Mademoiselle Raucourt, étant venue à Amiens, remarqua les dispositions de l'enfant pour la comédie et elle décida le père à envoyer sa fille à Paris. Elle débuta à la Comédie-Française le 8 frimaire an XI (29 novembre 1802), dans le rôle de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide* : elle avait quatorze ans. D'une beauté incomparable, « fière et majestueuse », disent ses biographes, elle excita dans le public un enthousiasme très grand. C'était alors le temps où régnait sans partage, sur la scène du Théâtre-Français, Mademoiselle Duchesnois, qui, peu jolie, avait conquis, par son talent, un renom justifié. L'apparition de Mademoiselle George provoqua, parmi les habitués de la maison de Molière, une scission déclarée, les uns tenant pour Mademoiselle Duchesnois, les autres pour la débutante : la salle du théâtre devint un champ de bataille, où souvent les deux partis ennemis en vinrent aux mains. Pour mettre tout le monde d'accord, le ministre Chaptal





Cliché Boyer.



Cliché Reutlinger.

JOSETTE (Mlle Lavallière)



Cliché Boyer.

fit nommer les deux rivales sociétaires, avec des attributions nettement définies (1804).

La beauté et le talent de la jeune débutante ne pouvaient manquer d'attirer sur elle l'attention du maître d'alors, le Premier Consul. Ici, je crois devoir laisser la parole à mon éminent collaborateur, M. Frédéric Masson, qui, dans son livre *Napoléon et les femmes*, a éclairci d'une façon complète toutes les anecdotes sur les amours napoléoniennes, et démêlé l'histoire de la légende :

« Avec Mademoiselle Duchesnois, dit-il, et Mademoiselle Bourgoin, peu de chose ou rien ; mais il n'en va pas de même avec Mademoiselle George. C'est la seule que Napoléon aime, la seule dont plus tard, à Sainte-Hélène, privé de toute femme, il se souvienne avec quelque sensualité : « En fait d'actrice, dit-« il, je n'ai jamais eu que Mademoiselle George. » Et, comme un de ses officiers répond : « Je « croyais, avec tout Paris, que « Votre Majesté avait eu Made-« moiselle Saint-Aubin, Made-« moiselle Gavaudan, on disait « même Bourgoin, Volnay. » Il reprend : « Jamais, ce sont sûre-« ment elles qui ont fait courir « ce bruit-là pour se faire valoir. » George, au contraire, il y tient, il y insiste ; seulement : « Je m'en « suis repenti, dit-il, quand j'ai « su qu'elle parlait. » Repenti, comme chef d'État, car, comme homme d'État, l'image qu'il a gardée d'elle l'impressionne encore.



Cliché Reutlinger. JOSETTE (Mlle Lavallière)

Acte II. — 3e Tableau : *Le rondeau du Chapeau*

« Pourtant, la première fois qu'elle vient, il la cingle de cette phrase : « Tu as gardé tes bas ; tu « as de vilains pieds. » C'est que le défaut est si vite apparu que la remarque est échappée. Nul, plus que lui, n'est sensible à la joliesse des pieds et des mains. C'étaient les premiers objets qu'il fixait chez une femme, et lorsque les uns et les autres étaient mal, il disait : « Elle a les « abatis ca-« nailles. » Chez George, si belle à dix-sept ans, la tête, les épaules, les bras, le corps, tout était à prendre, hormis les extrémités, les pieds surtout, ces pieds que, à Amiens, deux ans auparavant, elle avachissait en des savates, lorsqu'elle balayait, au matin, devant la maison de son père.

« Napoléon venait de s'installer à Saint-Cloud, lorsque, en nivôse

an X, il fit, pour la première fois, amener Mademoiselle George, qu'il reçut dans un petit appartement donnant sur l'Orangerie. Comme cette année-là il prolongea fort tard son séjour dans sa nouvelle résidence et qu'il y passa presque l'hiver, il la demanda assez fréquemment. Outre qu'il était grand admirateur de sa beauté, il s'amusait du tour vif et prompt de son esprit. Elle lui contait la chronique des coulisses et les gestes de ce foyer des Français, où l'on apprenait alors quantité de belles histoires. A Paris, il continua, la vit dans son appartement entresolé, mais jamais il n'alla chez elle ; jamais, par suite, il n'eut à se rencontrer avec Coster de Saint-Victor ou d'autres amants. Cela dura deux ans en tout, au témoignage de George, qui prétend que tout ce temps elle resta fidèle : on ne le lui demandait pas.

« Joséphine sut assez vite cette fantaisie de son mari. Elle en prit une singulière inquiétude et en fit des scènes de désespoir. « Elle se trouble plus qu'il ne faut, disait Bonaparte. Elle a tou- « jours peur que je ne devienne sérieusement amoureux. Elle ne « sait donc pas que l'amour n'est pas fait pour moi ? Qu'est-ce « que l'amour ? Une passion qui laisse tout l'univers d'un côté,



Cliché Boyer. Mlle GROS (Mlle Thiébaux) — Mlle CONTAT (Mlle Lanthenay) — M. MÉRINDEL (M. Noblet) — Mlle GEORGE (Mme Simon-Girard) — SAINT-ERNEST (M. Petit) — Mlle MÉZERAY (Mlle Lacombe)

ACTE II. — 3e TABLEAU : *L'Hôtel de Mlle George, rue des Colonnes*

Decor de M. Carpezat.

« pour ne voir, ne mettre de l'autre que l'objet aimé. Assuré- « ment, je ne suis pas de nature à me livrer à une telle exclusion. « Que lui importent donc des *distractions* dans lesquelles mes « affections n'entrent pour rien ?»... Au reste, point de scandale, nul affichage, nulle faveur à George comme actrice : lorsqu'elle manque son service, elle est fort rudement menacée de prison par le préfet du Palais et se le tient pour dit. Si elle vient jouer à la Cour, elle reçoit la même gratification que ses camarades, rien de plus, et lorsque, dit-on, elle s'émancipe à demander son portrait à Bonaparte, celui-ci lui tend un double napoléon : « Le voilà, on dit qu'il me ressemble. »

« ... Le 11 mai 1808, George quitte subrepticement Paris en compagnie de Duport, le danseur de l'Opéra, qui, par crainte d'être arrêté aux barrières, s'est déguisé en femme. Au mépris de son engagement avec le Théâtre-Français, au mépris surtout de ses créanciers, elle se sauve pour rejoindre en Russie un amant qui, dit-on, lui a promis de l'épouser : c'est Benckendorff, le frère de la comtesse de Liéven, qui, venu à Paris à la suite de l'ambassadeur Tolstoï, vient d'être rappelé et entend faire aux Pétersbourgeois et surtout à l'empereur Alexandre les honneurs de sa maîtresse. Il y a là toute une intrigue ayant pour objet d'enlever le Tsar à Madame Narishkine par une liaison avec l'actrice, liaison fugitive, d'où on le ramènera sans peine à l'impératrice régnante. George, qui assurément ne soupçonne rien de ses beaux projets ; qui, en ses lettres à sa mère, s'étend sur les charmes de son « bon Benckendorff » ; qui signe alors



Cliché Boyer.

MARQUIS DE ROCHENCOURT
(M. Baron)

(août 1808) George Benckendorff, est présentée à l'empereur Alexandre, qui lui envoie une très belle plaque de diamants pour sa ceinture et la fait appeler à Peterhof, mais ne l'y redemande pas. Pour le grand-duc Constantin, qui, à la représentation de *Phèdre*, disait : « Votre Mademoiselle George, dans « son genre, ne vaut pas mon cheval de parade dans le sien », il s'est mis à venir la voir tous les jours, et l'aime comme une sœur. C'est elle qui le dit. »

Après 1812, George eut la pensée de revenir en France et elle accourut rejoindre à Dresde les chefs d'emploi de la Comédie, qu'on y avait appelés pendant l'armistice. Napoléon, non seulement la fit réintégrer comme sociétaire, mais ordonna qu'on lui comptât, comme service, ses six années d'absence. Ses camarades ne le lui pardonnèrent jamais. Au moins, aux Cent-Jours, George se montra reconnaissante. « Nul doute que les sentiments qu'elle accusait franchement n'aient été pour tout dans les luttes qu'elle eut à soutenir contre les gentilshommes de la Chambre et les gentilshommes du parterre et qui se terminèrent par son exclusion brutale du Théâtre-Français. »

Mademoiselle George partit alors pour Londres, puis se mit à faire des tournées dans les départements. Lorsque l'Odéon l'eut engagée (1822), elle y joua la plupart des rôles importants du grand répertoire tragique. Mais elle ne pouvait se tenir longtemps en place. En 1828, on la retrouve en province, allant de ville en ville avec une troupe ambulante que dirigeait Harel, l'un des successeurs de Duport dans ses affections. Celui-ci ayant été, en 1829, nommé directeur de l'Odéon, elle rentra avec lui à ce théâtre, puis elle le suivit, en 1831, à la Porte-Saint-Martin, lorsqu'il prit la direction de cette dernière scène.



Cliché Boyer.

PRINCE DE MONTEFIASCO
(M. Guy)



Cliché Reutlinger

THÉATRE DES VARIÉTÉS

MADEMOISELLE GEORGE

Mlle George. — Mme Simon-Girard



Mlle CONTAT (Mlle Lanthenay) — MARQUIS DE ROCHENCOURT (M. Baron) — Mme MÉZERAY (Mlle Lacombe) — SAINT-ERNEST (M. Petit) — Mlle GEORGE (Mme Simon-Girard) — MÉRINDEL (M. Noblet)

MADEMOISELLE GEORGE. — ACTE II. 3e TABLEAU. — *L'Hôtel de Mlle George*

C'était la grande époque où le romantisme conquérait le théâtre : Mademoiselle George lui consacra toutes ses forces et tout son talent, ce qui lui valut un renouveau de gloire et de succès. Voici dans quels termes Victor Hugo la remercie d'avoir créé *Lucrèce Borgia :* « Mademoiselle George réunit au degré le plus rare les qualités diverses et quelquefois même opposées que son rôle exige. Elle prend superbement et en reine toutes les attitudes du personnage qu'elle représente. Mère au premier acte, femme au second, grande comédienne pendant la scène de ménage avec le duc de Ferrare, grande tragédienne pendant l'insulte, grande tragédienne pendant la vengeance, grande tragédienne pendant le châtiment, elle passe comme elle veut, et sans effort, du pathétique tendre au pathétique terrible. Elle fait applaudir et elle fait pleurer. Elle est sublime comme Hécube et touchante comme Desdémona. » L'éloge n'est pas mince. Il est aussi grand après Marie Tudor. « Elle crée, écrit encore Hugo, dans la création même du poète quelque chose qui étonne et qui ravit l'auteur lui-même. Elle caresse, elle effraie, elle attendrit, et c'est un miracle de son talent que la même femme, qui vient de nous faire tant frémir, nous fasse tant pleurer. »

Cependant, l'embonpoint qui menaçait ses jeunes années était devenu excessif, et, l'âge aidant, elle sentait que l'heure du repos était venue. Elle s'avisa alors d'ouvrir une classe de déclamation. Mais les goûts de dépense qu'elle avait toujours eus rendaient cette ressource très insuffisante. On la vit alors, en 1854 et en 1855, à l'âge de près de soixante-dix ans, reparaître à la scène, tantôt à l'Odéon, tantôt à la Porte-Saint-Martin : douloureuse évocation d'un passé glorieux, mais à jamais disparu. Elle se résigna définitivement à la retraite. Elle mourut le 12 janvier 1867, âgée de quatre-vingt-un ans. Ses obsèques furent célébrées aux frais de la cassette impériale. Les cordons du poêle étaient tenus par Camille Doucet, directeur général des théâtres au ministère de la maison de l'Empereur ; Edmond Thiéry, administrateur général de la Comédie-Française ; Alexandre Dumas père et le baron Taylor, président de l'Association des artistes dramatiques, qui prononça un discours.

Un journal de l'époque, rendant compte des obsèques, imprima cette phrase : « Hier, on a enterré Mademoiselle George, une comédienne célèbre autrefois ; c'est même ainsi qu'on a appris qu'elle n'était pas morte depuis longtemps déjà ! » Telle fut l'oraison funèbre de celle qui avait, à ses débuts, provoqué au Théâtre-Français les incidents que nous avons racontés, qui avait été distinguée par le conquérant de l'Europe, qui avait joué à Erfurt devant « le parterre des rois », qui avait contribué au succès du romantisme théâtral !... Elle mourait pauvre, mais non dans la misère : Napoléon III lui faisait servir, sur sa cassette, une pension viagère de 2,000 francs. Elle demeurait alors boulevard du Temple, non loin du théâtre des Folies-Dramatiques, qui avait pour directeur son neveu, Tom Harel, fils de George la Cadette. « Même en ses derniers jours, écrit M. Masson, n'ayant plus rien ni dans la tête ni dans la tournure de la triomphatrice d'antan, lorsqu'elle parlait de Napoléon, c'était

Cliché Boyer.

DE COURVALIN (M. Colas) — DE SERBONNE (M. Demey) — DE BARANCY (M. Royer)

Les Trois Lieutenants de Houzards



Cliché Boyer.

MARQUIS DE ROCHENCOURT (M. Baron)

PRINCE DE MONTEFIASCO (M. Guy)

THÉATRE DES VARIÉTÉS

MADEMOISELLE GEORGE

ACTE III



Cliché Boyer. LADOUCETTE (M. Prince) COQUILLE (M. A. Simon) JOSETTE (Mlle Lavallière) FASSINET (M. Brasseur) Mquis DE ROCHENCOURT (M. Baron) Pce DE MONTEFIASCO (M. Guy) Mlle GEORGE (Mme Simon-Girard) MÉRINDEL (M. Noblet) *Décor de M. Amable.*

ACTE III. — 4e TABLEAU : *Le Poste des Tuileries*

avec un tremblement dans la voix, une émotion qu'elle ne jouait pas et qui, aux jeunes gens qui l'écoutaient, — des vieillards, presque, à présent, — se communiquait si profonde qu'elle est demeurée inoubliable. Mais ce n'était point l'amant qu'elle évoquait, c'était l'Empereur. »

* * *

Telle est la silhouette, représentée en raccourci, du personnage que les auteurs de la pièce nouvelle donnée sur la scène des Variétés ont choisi. Il me semble que, pour les besoins de leur « comédie-opérette », ils l'ont bien diminué.

Le rideau se lève sur un cabaret de la Courtille en 1804. C'est là que prennent pension les officiers, lieutenants et sous-lieutenants du 11e Hussards, — les Chamborand, — qui portent la culotte bleu de ciel et le dolman couleur tabac d'Espagne brûlé, tandis que la pelisse flotte sur l'épaule et que la sabretache rebondit sur la botte. Les officiers, dans la lutte qui divise les habitués du Théâtre-Français, tiennent pour Madame Duchesnois : à la dernière représentation, ils ont même tiré l'épée pour elle, ce qui leur a fait octroyer une mise aux arrêts. Des arrêts dans un café-restaurant ? Cela peut paraître un peu extraordinaire. Mais passons ! Par opposition contre leurs chefs, les soldats du même régiment se sont déclarés pour Mademoiselle George. Ils ont même formé entre eux une tontine : le sort désignera l'heureux cavalier qui sera chargé d'offrir à la jeune actrice, en même temps qu'un bouquet, les mille francs de la tontine. Le sort tombe sur Fassinet, sorte de jocrisse, qui n'est pas sans ressembler à Dumanet ou à Pitou, vus ailleurs — et qui est un ancien pâtissier, de mœurs placides, nouvellement engagé au régiment. Non moins fantaisistes, d'une fantaisie de convention, les deux camarades de chambrée de Fassinet, Coquille et Ladoucette, qui le conseillent et qui l'assistent dans ses duels : duels que Fassinet éviterait volontiers, mais où il court et dont il revient vainqueur — avec un trou dans son pantalon, — pour plaire à sa bonne amie, la blanchisseuse Josette. Cependant, une jolie femme inconnue, qui était en partie fine dans le même restaurant, se trouve en présence des officiers aux arrêts, au moment où elle voulait échapper à des invités trop galants : cette inconnue, c'est Mademoiselle George. Comment les officiers ne la reconnaissent-ils pas ? Il paraît qu'arrivés d'hier à Paris, ils ne l'ont jamais vue : et ils sont punis pour avoir défendu la cause de la Duchesnois ! Ils veulent retenir la jolie femme, et, comme elle n'a pas dîné, lui offrir un repas. Pendant qu'ils vont dévaliser la cuisine, ils confient la garde de leur prisonnière à leur camarade le lieutenant Mérindel, poète à ses heures, timide toujours avec les femmes. Aguichée, Mademoiselle George entreprend la conquête du jeune officier. Il lui rend sa liberté : en échange, elle lui donne, pour le soir même, la clef de l'une des portes de son appartement. Mérindel est grondé par ses camarades ; mais on apprend bientôt



Cliché Reutlinger.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

MADEMOISELLE GEORGE. — ACTE III

Josette. — Mlle Lavallière

Cliché Boyer. *Une parade au Carrousel. — Défilé militaire* Décor de M. Amable.

IIIe ACTE. 5e TABLEAU

que, sur les instances de Mademoiselle George, qui se fait ainsi connaître et apprécier par les partisans de la Duchesnois, les arrêts des officiers sont levés. Ceci, à l'heure même où Fassinet s'apprête à porter à la jeune actrice le bouquet des soldats du Chamborand, qui l'accompagnent sur un air de marche, amusant et entraînant au possible. Tout le monde le fredonne aujourd'hui, et jamais le compositeur Louis Varney, qui a écrit la partition de *Mademoiselle George*, ne fut mieux inspiré.

Le second acte nous introduit au foyer de la Comédie-Française, le soir où Mademoiselle George joue *Phèdre* pour la première fois... à vingt et un ans. Ce foyer, dont on a ici même retracé l'histoire et reproduit la physionomie, nous l'avons vu, déjà, transporté sur le théâtre, dans une pièce de Scribe et de M. Legouvé, *Adrienne Lecouvreur*. On a remarqué justement que les coulisses des théâtres — aussi bien que celles d'un journal ou d'une assemblée parlementaire — étaient peu faites pour être représentées sur la scène. La règle ne paraît pas souffrir d'exceptions, même après l'exemple qui nous occupe. Parmi les comédiens, qui s'appellent cette fois Saint-Ernest, les deux Baptiste, Michonnet, Mesdemoiselles Bourgoin, Contat, Mézeray, Devienne, et même Talma, à qui les auteurs prêtent ces seuls mots, peu tragiques : « Vous, f... ichez-moi la paix ! », passent des abonnés, des habitués, notamment le marquis de Rochencourt et le prince de Montefiasco. Rochencourt est le président d'une association royaliste, la Tulipe blanche, qui a projeté d'enlever, pendant la nuit qui va suivre, le Premier Consul chez Mademoiselle George. Rochencourt confie ses projets à son voisin de stalle, le prince de Montefiasco, bien imprudemment peut-être. Et Fassinet apporte son bouquet et sa tontine, qu'il garde, ne voulant pas croire qu'il a devant les yeux l'idole de son régiment. Le rideau se baisse au moment où l'acte allait devenir intéressant : le Premier Consul entre au foyer de la Comédie-Française.



Cliché Boyer. Mlle LACOMBE (Mlle Mézeray)
3e TABLEAU

Au troisième acte, nous sommes, comme de juste, chez Mademoiselle George. L'heure est venue pour les situations de se compliquer, et elles se compliquent, en effet. Fassinet arrive avec ses fleurs et sa tontine : la camériste Corinne, sachant sa maîtresse... occupée, le cache dans un cabinet. Mérindel survient à son tour,



Cliché Boyer. Mlle GEORGE (Mme Simon-Girard) LADOUCETTE (M. Prince) FASSINET (M. Brasseur) DE COURVALIN (M. Colas) MÉRINDEL (M. Noblet) DE SERBONNE (M. Demey) JOSETTE (Mlle Lavallière) Pce DE MONTEFIASCO (M. Guy)
Mquis DE ROCHENCOURT (M. Baron)

ACTE III. — 5e TABLEAU : *Une parade au Carrousel*

rapportant la clef d'or. On l'a changé, Mérindel ! Ne s'avise-t-il pas d'être trop audacieux, trop entreprenant ? Mademoiselle George l'éconduit. Peu content, il revient, un instant après, pour tâcher de découvrir « l'amant sérieux » qui est, sans doute, la cause de son propre exil. Il entrevoit, dans l'obscurité, la silhouette d'une redingote grise et d'un petit chapeau. « Le Premier Consul ! » murmure Mérindel, qui se dissimule. Non, pas le Premier Consul, mais Fassinet qui, n'ayant pu rejoindre Mademoiselle George, ni retrouver son kolback, essaie de sortir. Il s'est affublé d'un long manteau et d'un chapeau de femme, qui lui sont tombés sous la main. Il va quitter la maison sous ce costume : mais ne va-t-il pas aussi tomber entre les mains de Rochencourt et des conspirateurs de la Tulipe blanche ?...

C'est ce qui arrive, en effet. Le dernier acte nous conduit au poste, au poste des Tuileries. On y amène d'abord le marquis de Rochencourt : il a été arrêté, parce qu'il criait comme un forcené dans la rue : « Vive le Roi ! Vive Louis XVIII ! » Il est persuadé que ses amis, dans le même instant, emportent vers la frontière le Premier Consul. Il a même tant d'assurance que Montefiasco — qui se dévoile à nous comme l'agent de Fouché, avatar prévu — s'inquiète et court aux informations. Mais l'arrivée de Fassinet nous rassure. Fassinet, tout crotté, raconte le voyage qu'il vient de faire : il a échappé à ses ravisseurs, à la faveur d'un accident de voiture. Les amis de Rochencourt avaient enlevé Fassinet !... Ledit Fassinet aura le pardon de Josette, comme Mérindel celui de Mademoiselle George, et le Premier Consul... la couronne impériale : ce qui fournit au directeur des Variétés l'occasion de terminer la nouvelle pièce représentée par un superbe défilé de soldats, tous,

... grenadiers aux guêtres de coutil,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des [tonnerres,
Dragons que Rome eût pris pour des légion-[naires,
Portant le noir kolback ou le casque poli.

Je ne puis pas continuer la citation, puisque Hugo parle de « ceux de Friedland » en même temps que des soldats « de Rivoli » ; mais c'est bien de la Grande Armée qu'il s'agit, de la Garde consulaire qui devient la Garde impériale, de tous ces braves que Bonaparte commande depuis plusieurs années, et qui vont suivre Napoléon à travers l'Europe. La pièce finit dans une immense acclamation.

Leur bouche, d'un seul cri, dit : « Vive l'Em-[pereur ! »

ADOLPHE ADERER.



Cliché Boyer. Mlle GEORGE
(Mme Simon-Girard)
ACTE III. — 4e TABLEAU

MADEMOISELLE GEORGE

Autour de la pièce



Les deux principaux « protagonistes » de *Mademoiselle George* offrent cette particularité d'être tous les deux « enfants de la balle ». Madame Simon-Girard a eu pour mère Madame Girard, la Dugazon de l'ancien Théâtre-Lyrique. Albert Brasseur est le fils du joyeux comique qui contribua, dans une large mesure, à la fortune du Palais-Royal, au temps, qui reviendra peut-être, où ce théâtre distribuait vingt pour cent de leur argent à ses actionnaires.

A l'école, l'une de sa mère, l'autre de son père, Madame Simon-Girard et M. Albert Brasseur ont économisé les frais d'un apprentissage, souvent rebutant avec d'autres maîtres. C'est ce qui leur a permis très jeunes d'être déjà hors de pair. Or, sur la scène, plus que dans toute autre carrière, il est utile de prendre position de bonne heure, attendu que le comédien, différant en cela du médecin, de l'avocat et du vin de Bordeaux, ne gagne pas dans la faveur publique en vieillissant.

Pour ma part, je suis persuadé que le conseil d'une Dugazon doublée d'une mère ont sensiblement influé sur le talent de Madame Simon-Girard. L'expérience maternelle a maintenu dans les lignes prescrites par les traditions mesurées de l'Opéra-Comique, un talent qui s'étant, faute d'un débouché autre, consacré tout de suite à l'opérette, pouvait être tenté de se livrer trop de lui-même à la fantaisie. L'écueil était d'autant plus dangereux pour Madame Simon-Girard qu'elle a été, au début, fauvette de ce boulevard du Temple, qui ne passe pas précisément pour le Conservatoire de la distinction. Le public du lieu lui aurait pardonné d'autant plus facilement un peu de vulgarité qu'il ne s'en serait vraisemblablement pas aperçu. N'oublions pas qu'il y a là un public de quartier dont les pères ont autrefois, sans sourire, entendu le personnage principal d'une pièce du *Petit-Lazari* voulant donner une idée du chic de « Madame la Marquise », annoncer qu'elle avait une loge à l'année à l'Ambigu. C'est peut-être pour avoir eu une mère qui joua l'opéra-comique distingué et honnête, au souvenir duquel s'attendrissent nos grand'mères, que Mademoiselle Girard demeura une impeccable diseuse tout le temps qu'elle joua dans les régions du Paris populaire, c'est-à-dire, à part deux fugues, aux Nouveautés et aux Bouffes, pendant toute sa carrière de comédienne.

Dans *Mademoiselle George*, Madame Simon-Girard est très peu faubourg du Temple. Oserai-je dire qu'elle l'est trop peu, car, en somme, l'héroïne de la pièce des Variétés est une gaillarde très émancipée? Peut-être aussi pouvait-on demander à la charmante artiste un peu plus d'abandon, de câlinerie dans ses scènes de tendresse et moins de cette gouaillerie souriante à laquelle nous devons cependant l'exhibition de dents « de tout premier ordre », comme on dit maintenant. Mais ce reproche est trop léger pour compter. Madame Simon-Girard, à laquelle les auteurs ont eu le bon esprit de donner beaucoup à chanter, a ravi tout le monde. Sa voix, plus fraîche et plus mordante que jamais, est, plus que jamais aussi, conduite avec l'habileté d'une musicienne consommée.

Quant à M. Albert Brasseur, il a reçu de son père, en vertu soit de l'hérédité, soit d'une direction particulière, l'art d'amuser tout de suite, avant même qu'il ait ouvert la bouche. Brasseur père fut incomparable dans la science du grimage avec ses dépendances, au point de donner le change sur son identité aux spectateurs qui le connaissaient le mieux de vue à la ville. En Brésilien de la pièce de ce nom ou de *la Vie Parisienne*, en agent de police de *Tricoche et de Cacolet*, il a été le roi du « camouflage » dramatique. C'est de lui, évidemment, que son fils tient ce don prestigieux de « se faire une tête » qui fait de lui un



Cliché Boyer. FASSINET (M. Brasseur) Mlle GEORGE (Mme Simon-Girard)

ACTE II



Cliché Reutlinger.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

MADEMOISELLE GEORGE

Josette. — Mlle Lavallière



Cliché Boyer. CORINNE (Mlle Jane Yvon)

Fassinet délirant. C'est aussi l'empreinte paternelle qui se retrouve dans ce Dumanet d'avant la lettre, avec ses inflexions de voix inattendues, ses gloussements invraisemblables, ses bémols inédits tenant de la chèvre qui a perdu son chevreau, du chaudron qui se brise lentement, du vent d'ouest qui se plaint sur la grève.

* * *

Soyons équitable envers tout le monde. Pour n'avoir peut-être pas eu, comme Madame Simon-Girard et M. Albert Brasseur, l'heur d'être bercés sur les genoux d'une mère et d'un père comédiens, les autres interprètes de *Mademoiselle George* n'en ont pas moins tenu leur partie à merveille. Ces fils ou filles de leurs œuvres qui s'appellent Lavallière, Noblet, Baron, Guy, André Simon, Prince font mieux que d'être, comme l'a dit un jour de lui-même, avec une mélancolique drôlerie, l'excellent Galipaux, des « compléteurs » de bon ensemble. Ils ont été des rouages essentiels du succès. Mademoiselle Lavallière et Noblet entre autres méritent une mention à part. Il est difficile d'être plus vivante, plus « en scène » que la première, sans jamais mettre le voisin ou la voisine « dans sa poche », au contraire même en faisant valoir leurs effets. Il est difficile d'être plus spirituellement gamine que cette actrice à laquelle semble s'appliquer l'expression si prodiguée de « bien Parisienne ». Quant à M. Noblet, il a accepté pour ses débuts sur la scène des Variétés le rôle d'assez mince importance du lieutenant Mérindel, qu'il joue, du reste, en comédien et aussi, s'il vous plaît, en



Cliché Boyer. Mlle CONTAT (Mlle Lanthenay)

chanteur très expert, mais il reste le créancier de son nouveau théâtre. Les Variétés lui doivent une compensation. Il faut que le lieutenant Mérindel soit promu général comme Bonaparte, ce qui sera d'ailleurs pour lui encore une façon d'être distingué par Mademoiselle George.

* * *

Le directeur des Variétés est un artiste. La mise en scène de *Mademoiselle George* le témoigne, une fois de plus, triomphalement.

Au premier acte, décor gentil, pittoresque. Dans le fond, la boutique de blanchisseuse rappelant celle de *Madame Sans-Gene*. Sur le premier plan la salle où les officiers du 11ᵉ Hussards gardent les arrêts de rigueur. La convention théâtrale a rendu cette punition plus savoureuse que ne le comportent les règlements militaires. Il y a un piano, pardon, un clavecin, dans cette salle privilégiée. On y jouit aussi d'une jolie vue. Le balcon donne sur une agréable charmille figurant les bosquets du restaurant voisin.

Très « amusants » les uniformes scrupuleusement « du temps ». Les officiers des Variétés les portent avec une aisance dont les vrais hussards d'aujourd'hui s'émerveillent chaque soir. Mais, pour éclatants qu'ils soient, ils ne font pas tort à la toilette de Mademoiselle George lorsque la belle actrice vient demander aux officiers la clef de son hôtel, tombée dans le poste. A signaler, au cours de cette première exhibition « vestimentale », comme disent les mondanités des journaux, le petit corsage pailleté, constellé de paillettes, à taille « empire », par conséquent très courte; l'écharpe soyeuse gracieusement portée par l'actrice et les souliers à cothurne que Mademoiselle George montre coquettement en jouant à la marelle avec le lieutenant Mérindel.

Acte deux. Le foyer de la Comédie-Française. Reconstitution exacte d'un cadre éternellement curieux, avant comme après les incendies de la grande maison. Partout des portraits à l'huile ou des bustes des anciennes célébrités de la Comédie, entre autres Lekain. Pendant les entr'actes, les gloires présentes, Talma en tête, circulent, s'agitent dans leurs costumes de Césars, de confidents de tragédie, de soubrettes de Molière, ou de coquettes de Marivaux. Tout ce monde de professionnels auquel se mêlent les habitués, cause des bruits du jour, et familièrement, oh! combien familièrement! Talma, l'homme des lèvres duquel ne tombent d'ordinaire que de majestueux alexandrins, répond par un « je m'en f..., » très gravement dit, à une nouvelle le concernant. En résumé le foyer peut en effet, comme on l'a imprimé, ressembler à celui d'*Adrienne Lecouvreur*, ce qui, d'ailleurs, n'est pas surprenant, ce dernier ne le précédant que d'un demi-siècle, mais il n'en est pas le servile décalque.

Toutefois, le troisième tableau est, assurément, plus original que le second. C'est le boudoir de Mademoiselle George. Tout ce qu'il y a de plus coquet, de plus suggestif — déjà — que cet intérieur de femme arbitre des élégantes au début du dernier siècle. Chez elle, tout est du plus pur, non « Loubet », comme on disait si drôlement dans *le Nouveau Jeu*, mais strictement « Consulat », chaise longue, toilette, guéridons, chaises, flambeaux. Mademoiselle George porte une robe copieusement décorative. Le corsage tout endiamanté. La jupe blanche entièrement brodée d'or. Oiseau de paradis dans les cheveux. Mademoiselle Lavallière arrive en un petit employé qui fait les courses pour une modiste. Et c'est un charme des yeux, car elle porte bien allègrement le travesti.

Au dernier tableau nous sommes de nouveau au poste. Madame Simon-Girard, emmitouflée dans de l'hermine, absolument comme si elle était déjà impératrice de la main gauche, porte un chapeau cabriolet qui lui sied à ravir.

Le grand défilé militaire de la fin est un véritable tour de force de mise en scène et tout à fait original avec ses troupes figurées par des petits bonshommes en carton qui, en vertu d'un ingénieux effet d'optique, finissent par arriver en chair et en os sur la scène. C'est le comble de l'illusion. C'est de l'art, et du meilleur.

* * *

Cet art sera-t-il récompensé? Le directeur des Variétés aura-t-il à regretter d'avoir été pour sa *Mademoiselle George* le plus magnifique des amants? Ce ne sont pas mes affaires que ces sortes d'enquêtes. Tout ce que j'entends dire à cette occasion, c'est que les décors, les costumes, et aussi l'ameublement, font grandement honneur à MM. Amable, Lemeunier, Ronsin-Rubé, Carpezat et Soubrier, et que cette collaboration d'un genre spécial me semble de celles qui doivent faire rentrer par le guichet de location l'argent jeté par les fenêtres.

GASTON JOLLIVET.

[illegible] — M. Prince · [illegible] — Mlle Lavallière · COQUILLE — M. André Simon

ACTE III

[illegible]

LE THÉATRE EN ITALIE

MADAME VIRGINIA REITER



[illegible]

Des jeunes comédiennes applaudies en Italie à l'heure actuelle, la plus complète, la plus intellectuelle, la plus passionnée et la plus moderne, c'est incontestablement Madame Virginia Reiter. En Espagne, en Portugal, dans l'Amérique du Sud, partout où elle s'est montrée, elle a vaincu.

C'est l'Italie qui hésita le plus à lui décerner ce qui lui était dû. Il est vrai que la revanche est prise, et bien prise aujourd'hui.

Née à Modène, élevée chez les Sœurs de cette ville, ce fut en tremblant que, toute jeune, elle vint à Milan avec sa mère, dans l'espoir de se faire engager dans la compagnie de Giovanni Emanuel, qui donnait alors une série de représentations au théâtre Manzoni. La nouvelle venue paraissait bien inexpérimentée, bien inhabile : mais la bonne volonté ne manquait pas — non plus du reste que l'intelligence. Emanuel le comprit, et engagea la débutante à raison de six lires par soirée. Elle aurait pu tomber plus mal, car Emanuel est un des professeurs les plus complets que possède actuellement l'Italie, et quiconque ne l'a pas vu interpréter *le Roi Lear* ne peut se douter de la puissance de cet artiste.

Le travail fut âpre, sans relâche, et ce fut en 1886, ayant pris vraiment l'habitude des planches, que Virginia Reiter commença à s'affirmer. Le 7 avril de cette année-là, on donnait à Milan, avec Emanuel, la Marini et la Reiter précisément, *la Figlia di Jefte*, du regretté Felice Cavalotti. L'œuvre de Cavalotti alla aux nues, et une comédienne nouvelle s'y révéla : Virginia Reiter. « Ce fut un délire, écrit un biographe, toutes les dames milanaises devinrent fanatiques de la comédie et de la jeune actrice. »

La Duse, plus tard, avec son incontestable talent, reprit le rôle pour le jouer dans les villes où elle passait ; toutes les premières actrices d'Italie suivirent cet exemple, mais

Cavalotti n'oublia jamais sa première « Emma », comme le prouve la dédicace qu'il lui consacra lorsqu'il fit imprimer sa pièce.

En 1887, toujours avec la compagnie Emanuel, Madame Virginia Reiter commence sa première tournée triomphale en Amérique avec *Othello* (Desdémone), *le Mariage de Figaro* (Chérubin), *Fernande, le Demi-Monde, Froufrou, Fédora, la Dame aux Camélias*. En 1890, nous la retrouvons à Rome, au théâtre National, où elle obtient encore un notable succès dans *Agatomédon* de Cavalotti.

Mais sa grande réputation s'est faite à l'étranger. Le public italien, et surtout le monde des artistes, l'accueillait encore avec méfiance. Il lui fallut lutter pour obtenir la place à laquelle elle avait droit ; les rivalités de métier s'en mêlaient.

En 1891, elle repart avec Emanuel en Amérique, passe en 1892 en Espagne où elle soulève un véritable enthousiasme, et se sépare de cette troupe l'année suivante. Aujourd'hui nous la trouvons à la tête de la compagnie artistique Reiter-Pasta qui, après s'être fait applaudir à Florence et à Rome, se dirige sur Venise, Trieste et Fiume (Hongrie) en attendant la campagne du printemps prochain à Barcelone.

J'ai dit que Madame Reiter était, de toutes les actrices italiennes, la plus *moderne*, et j'y insiste : d'abord, c'est celle qui s'habille le mieux, incontestablement. Comme je lui en faisais un jour l'observation :

« Et la ligne ? C'est bien quelque chose », me dit-elle, avec ce geste familier aux peintres qui veulent indiquer un sujet entrevu par eux.

Parlant avec facilité, et élégance même, le français et l'espagnol, Madame V. Reiter se tient au courant de tout ce qui se fait dans notre littérature et dans nos théâtres ; que de fois elle est venue à Paris applaudir, et de tout son cœur, Sarah Bernhardt et Réjane ! Pour cette dernière, c'est un véritable culte qu'elle professe : « Elle ne joue pas, dit-elle, elle parle, elle vit, elle se meut comme dans la vie réelle. » Aussi est-ce aux rôles de Réjane, faits et écrits pour elle, qu'elle s'est presque uniquement appliquée. Depuis un an, indépendamment d'*Amants*, elle a fait des salles pleines partout avec deux pièces : *Zaza* et *Madame Sans-Gêne*. Mais il n'y a point lieu de la comparer pourtant à son modèle. Madame Reiter est Italienne de la tête aux pieds et joue avec la fougue, l'ardeur, la passion, la vivacité de sa race. C'est une excellente Zaza, mais c'est une Zaza italienne. Et ce que je dis de *Zaza* peut se dire également de *Madame Sans-Gêne* : sans imiter personne, Madame Reiter est supérieure dans les deux rôles. Quant à la mise en scène — le côté faible généralement en Italie — elle a été scrupuleusement copiée sur celle du Vaudeville.

Mais en vous parlant de l'artiste, j'ai oublié de vous présenter la femme, et celle-ci est aussi modeste que charmante. Avec quelle joie elle accueille quiconque vient lui parler de son art dans son petit et coquet hôtel de Florence, d'où les exigences de sa profession nomade la chassent au moins onze mois par an !

Avant de prendre congé il ne me restait plus qu'à poser une question.

« Et maintenant, chère madame, quand aurons-nous le plaisir de vous applaudir à Paris ? »

A cette demande, Madame V. Reiter se contenta de répondre par un soupir, en levant les yeux au ciel, comme s'il s'était agi d'un rêve irréalisable.

« Après Madame Duse et Novelli, continuai-je, votre tour est tout indiqué. Laissez s'éteindre les derniers flonflons de notre Exposition, laissez les troupes exotiques regagner leurs lointains foyers, et puis, un beau jour, venez nous surprendre. Mais ne venez pas seulement avec des traductions où vous êtes parfaite, mais aussi avec quelque œuvre vraiment italienne, où vous êtes inimitable. »

Puis l'aimable femme esquissa un bienveillant sourire, et, avec sa prudence accoutumée :

« Nous y penserons, dit-elle.

— Ce n'est donc pas adieu ?

— Peut-être...

— Alors... au revoir ! »

Attendons-nous donc qu'elle nous arrive quelque jour.

HENRY LYONNET.



Cliché Lovazzano frères (Turin).

MADAME VIRGINIA REITER
Rôle de *Catherine* (*MADAME SANS-GÊNE*)



Cliché Lovazzano frères (Turin).

MADAME VIRGINIA REITER

Rôle de *Catherine (MADAME SANS-GÊNE)*



Cliché Byron (New-York). MARIA LOUISA (Miss Ida Waterman) METTERNICH (M. Edwin Arden) DUC DE REICHSTADT Miss Maude Adams)

ACTE Ier

« L'AIGLON » EN AMÉRIQUE

Knickerbocker Theatre



Le nom de M. Edmond Rostand — cela ne vous surprendra pas — est aussi connu de ce côté de l'Atlantique que du vôtre. Les Américains ont été les premiers à faire, hors de France, une triomphale ovation à *Cyrano de Bergerac*, comme ils ont été les premiers à saluer *l'Aiglon*, devançant en cela, de beaucoup, les Anglais qui, à l'heure actuelle, n'ont pas encore vu la dernière œuvre de M. Rostand.

Les traits de l'auteur de *l'Aiglon* sont aussi connus aux Américains qu'aux Français ; nos grands journaux quotidiens et nos journaux hebdomadaires illustrés ont publié de lui des portraits, très présentables en général et dont quelques-uns très réussis. Un d'eux surtout m'a frappé, car il m'a rappelé M. Rostand tel que je l'avais vu il y a quelques années.

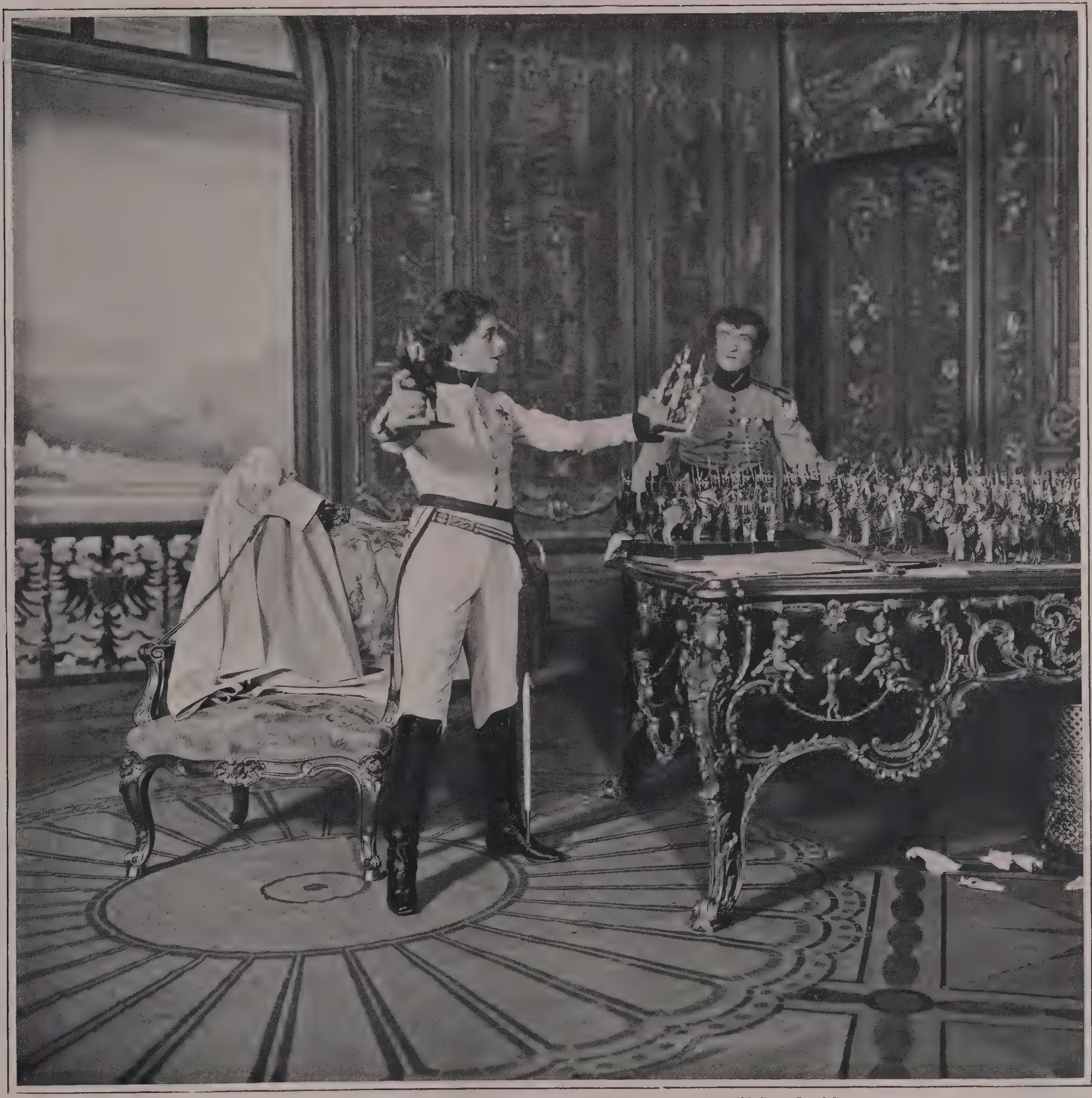
C'était à Londres, au théâtre Daly, ainsi nommé parce qu'il avait été construit pour le regretté impresario Augustin Daly, qui se proposait d'y faire jouer des troupes américaines tous les ans, au moment de la *season*. Madame Sarah Bernhardt jouait *la Princesse lointaine*. A l'orchestre, à deux fauteuils de moi, se trouvait un homme jeune, au profil fin, distingué, à l'allure élégante, dont la physionomie me frappa ; à côté de lui, une jeune femme blonde, d'une grande beauté, suivait la pièce avec le plus vif intérêt. Quel couple charmant ! pensai-je. A l'entr'acte suivant, étant allé saluer Madame Sarah Bernhardt dans sa loge, j'y retrouvai mes deux voisins, à qui j'eus l'honneur d'être présenté par la grande tragédienne française.

Deux ou trois jours plus tard, Madame Sarah Bernhardt donnait, au Savoy Hotel, un souper qui, après la représentation, réunit à sa table, avec M. et Madame Edmond Rostand, Henry Irving, Miss Ellen Terry, M. M. L. Mayer, l'impresario, Madame Saryta et celui qui écrit ces lignes. Soirée charmante que celle-là, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire...

Et, en assistant à la première représentation de *l'Aiglon*, par une association d'idées toute naturelle, je me rappelai ces deux rencontres avec M. Edmond Rostand, ce souper au Savoy et l'attrait incomparable de cette soirée où il me fut donné d'entendre les grands artistes qui ont nom Sarah Bernhardt, Ellen Terry, Irving et le doux poète Rostand, exposer leurs vues sur l'art dramatique.

Ce fut un événement, que cette première de *l'Aiglon* au Knickerbocker Theatre. On en avait parlé des semaines à l'avance, et, huit jours avant la première, il n'y avait plus une place à louer : tout avait été pris : les retardataires — il y en a toujours — furent obligés de payer 10, 15 ou 20 dollars les quelques fauteuils que des spéculateurs avaient réussi à se procurer. Car, hélas ! malgré tous les efforts des directeurs, les

spéculateurs en billets de théâtre, qui sont un véritable fléau, arrivent encore à exercer leur nuisible industrie. Le public américain commence à se lasser d'eux ; il ne s'adresse plus qu'aux bureaux de location et aux agences autorisées, et il n'est pas rare maintenant de voir, à une première, lesdits spéculateurs obligés de garder leurs billets, que les spectateurs ne veulent plus leur acheter, ou de les vendre à vil prix. Dans quelque temps, les spéculateurs en billets de théâtre auront



Cliché Byron (New-York). LE DUC DE REICHSTADT (Miss Maude Adams) PROKESCH (M. Percy Lyndal)

ACTE II

disparu, ce qui sera un bien, et l'Amérique aura, une fois de plus, donné un bel exemple au monde... des théâtres de tous les pays. Mais en attendant, le coup, cette fois encore, a merveilleusement réussi, et ce sera une autre fois — prochaine, espérons-le — que le Nouveau monde donnera des leçons à l'Ancien.

Il est vrai que le Vieux monde a encore tant de supériorité sur le nôtre, qu'il peut regarder avec complaisance, avec sympathie même, les prétentions, si outrées soient-elles, d'une race jeune et forte, comme un aïeul contemple avec indulgence les allures émancipées d'un petit-fils un peu ardent au plaisir.

Parmi les supériorités du Vieux monde, il n'en est guère de plus belle que celle qui consiste à nous donner des œuvres artistiques et littéraires de premier ordre. Le théâtre américain doit beaucoup au Vieux monde et, au point de vue dramatique, *l'Aiglon* ajoute encore à notre dette envers la vieille Europe et surtout envers cette France, pour laquelle les Américains

éprouvent de si sincères et si réels sentiments d'estime et d'admiration.

Je n'ai pas à vous dire ce qu'est *l'Aiglon ;* vous connaissez la pièce mieux que nous, puisque vous avez eu l'inestimable avantage de l'entendre dans l'original et d'écouter les vers de M. Rostand ; mais j'ai à vous parler de la traduction de M. Parker. Sur le programme, il est dit que *l'Aiglon*, auquel on a conservé son titre français, a été adapté par M. Parker. Le mot adaptation convient mieux, en effet, à la version anglaise en prose d'une œuvre française en vers que le mot traduction ; c'est néanmoins une belle et bonne traduction qu'a faite M. Parker, qui a condensé en cinq actes les six actes de M. Rostand.

En général, une traduction, tout en donnant le dessin, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'original, n'en conserve pas les nuances ; les tons sont éteints ; elle est à l'original ce qu'est à un tableau une reproduction photographique : c'est un camaïeu. M. Parker, qui s'appelle Louis-Napoléon, deux noms qui le prédestinaient à traduire *l'Aiglon*, s'est acquitté de sa tâche avec une habileté rare. Il a su donner à la version anglaise de la pièce de M. Rostand du relief et de la couleur. Le relief est un peu atténué, les couleurs ont perdu un peu de leur éclat, sans doute ; cependant, les proportions sont si adroitement conservées, la perspective est si justement calculée que l'effet est excellent et que *l'Aiglon* en anglais n'est pas un travesti, mais une véritable traduction de la pièce française.



Cliché Byron (New-York). METTERNICH (M. Edwin Arden) — LE DUC DE REICHSTADT (Miss Maude Adams) — FLAMBEAU (M. J.-H. Gilmour)

ACTE II

L'interprétation a été très bonne. Je ne ferai pas la comparaison entre l'interprétation française et l'interprétation américaine, ces sortes d'exercices littéraires n'ayant aucun intérêt et étant d'ailleurs injustes, soit envers les uns, soit envers les autres.

L'Aiglon pour nous a été Miss Maude Adams, qui est une actrice de premier ordre, laquelle, dans certains rôles, n'a pas son égale sur la scène américaine. Comment la première Ophélie allait-elle se tirer d'un rôle masculin? C'était la question que se posaient beaucoup d'entre nous à la veille de la première. Mais Maude Adams a vite convaincu les plus incrédules qu'elle savait, le cas échéant, sans rien abandonner de son charme, trouver des accents virils et une énergie que ne faisait pas pressentir sa frêle et délicate personne.

D'aucuns lui ont reproché sa grâce, son air un peu efféminé ; mais le duc de Reichstadt était un être faible physiquement ; s'il avait du sentiment et une âme de héros, ils étaient enfermés dans une âme chétive, et il m'a semblé, au contraire, que Miss Adams nous a montré un Aiglon tout à fait conforme à la vérité historique. Très émouvante, très touchante dans les scènes de passion, elle a su avoir des accents d'une émotion vibrante, d'une énergie puissante dans la fameuse scène de la vision du champ de bataille de Wagram. On oubliait, en la voyant et l'entendant, que c'était une jeune femme qu'on avait sous les yeux ; son rôle de *l'Aiglon* a été pour elle un très grand succès artistique qui lui a valu des applaudissements répétés.

Elle a été très bien secondée par M. Gilmour, dans le rôle de Flambeau. M. Gilmour a pu intelligemment interpréter ce personnage, si difficile à saisir pour un Américain. Un vieux de la

Cliché Byron New-York

BOMBELLES (M. Clayton Legge) — LE DUC DE REICHSTADT (Miss Maude Adams) — MARIE-LOUISE (Miss Ida Waterman)

ACTE III

Vieille, un vieux grognard ! Quel est l'étranger qui peut se vanter, non pas de savoir ce que c'est, mais d'en prendre les allures, la démarche, le ton, le caractère ? M. Gilmour a été aussi grenadier de la Garde qu'il est possible à un Américain de l'être, ce qui n'est pas un mince éloge.

Il faut citer encore le Metternich de M. Edwin Arden et la Marie-Louise de Miss Waterman. Les autres rôles ont été tenus d'une façon fort convenable par les artistes de la troupe de M. Frohman, et il n'est que juste de dire que l'ensemble a été excellent.

Le public américain a fait le meilleur accueil au beau drame de M. Rostand et l'a trouvé intéressant, émouvant, passionnant



Cliché Byron (New-York). FLAMBEAU (M. J. H. Gilmour) LE DUC DE REICHSTADT (Miss Maude Adams) PROKESCH (M. Percy Lyndal)

ACTE III

même. C'est que la légende napoléonienne est très vivace parmi nous, où tous les livres, les mémoires relatifs à la grande épopée trouvent de si nombreux et si enthousiastes lecteurs. *L'Aiglon* devait naturellement les attirer, les intéresser, et leur a plu énormément.

Je ne saurais terminer ces quelques notes sur *l'Aiglon* sans dire un mot de la mise en scène, des décors et des costumes. La mise en scène, cela va sans dire, était la même qu'à Paris, à peu de chose près.

Quant aux décors, ils avaient été brossés par ces maîtres décorateurs qui s'appellent Unitt et Ernest Gros. On a surtout remarqué le cabinet du duc de Reichstadt à Schœnbrünn et le champ de bataille de Wagram. Les costumes, très riches et très élégants, étaient d'une fidélité historique absolue et, en un mot, la pièce avait été admirablement montée. M. Frohman a droit à des éloges, car il a donné à l'œuvre de M. Rostand une interprétation et un cadre dignes d'elle.

P.-O. STEPHEN.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant: G. BLONDIN.



LA MODE A PARIS

Les yeux remplis encore de l'éblouissante vision de 1900, je voudrais essayer de résumer l'impression reçue devant tant de merveilles exposées.

Tout d'abord un grand fait se dégage de l'ensemble : c'est qu'à aucune époque, l'Art et l'Industrie n'ont marqué une union plus heureuse, une collaboration intime plus féconde en chefs-d'œuvre souvent, en belles œuvres toujours. A aucune époque, l'Art et l'Industrie n'ont mieux uni leurs efforts pour donner à la mode, à la toilette, à la parure, à l'ornement, à ces mille riens destinés à rehausser l'éclat et l'élégance de la Femme, un cachet aussi marqué d'harmonie, de goût et de distinction, aussi bien dans la note luxueuse que dans la note simple. Indépendamment des productions éparses dans les diverses galeries du Champ-de-Mars ou des Invalides, il n'avait pas fallu moins de deux palais spéciaux pour présenter, dans les grandes lignes aussi bien que dans les détails, les richesses sans pareilles qui sont du domaine de la mode et de la Femme. Nous avons vu là comment, à travers tous les temps, dans tous les pays, la Femme a su faire servir à sa parure les inventions de l'Art comme les trouvailles de la Science et les ressources toujours plus étendues de l'Industrie et du Commerce.

L'étranger ne verra plus sans doute ainsi groupé cet admirable ensemble d'enseignements que comportaient tant de merveilleuses vitrines, au Champ-de-Mars, aux Invalides, ou dans les palais élégants élevés spécialement à la gloire du féminisme ; mais il trouvera amplement à glaner dans les salons de nos grandes marques qui, de la Concorde aux boulevards, étalent aux yeux de tous leurs géniales créations, fruit de leurs conceptions bien françaises, bien parisiennes et toujours présentées dans un cadre artistique et chatoyant. Nous retrouverons là toutes ces merveilles de l'élégance dont la mode à Paris est la synthèse.

Tout en s'inspirant de celles des temps passés, ne faisant après tout que les ressusciter et les copier tour à tour, la mode actuelle n'en a pas moins le souci du temps présent et sait mettre le passé en harmonie avec les exigences de la vie moderne. Elle ne se confine pas dans un modèle unique, sa note est toute de variété et de fantaisie, laissant ainsi une large marge pour le choix de ce qui sied le mieux. Mais dans cette évolution de nos mœurs modernes, dans la situation nouvelle faite à la Femme dans la société actuelle, l'Art n'a pas tout à fait cédé le pas à l'Industrie, pas plus que le souci du comfort et le besoin de bon marché n'ont fait fuir la beauté. Tout se réunit, au contraire, pour que le goût ne perde rien de son élégance et de sa hardiesse. C'est comme une science nouvelle qui est née, permettant à la Femme de trouver la note juste, harmonieuse, de l'arrangement, et lui donnant les moyens de l'appliquer sous de mêmes formes dans le luxe ou dans la simplicité. Nous avons des soies aussi riches, des draperies aussi royales, des dentelles aussi aériennes que par le passé, et on peut se les procurer, en y mettant le prix, bien entendu; mais, en même temps, grâce aux progrès économiques qui régissent l'industrie, on est arrivé à fabriquer des articles accessibles au plus grand nombre. Et, qu'on le sache bien, ce n'est pas au détriment du luxe véritable que le bien-être s'est répandu; grandes dames, riches mondaines, peuvent toujours trouver à satisfaire des fantaisies coûteuses ; mais aussi, auprès d'elles, les bourses moins bien garnies ont la facilité, — et cela est bien la marque de notre temps, — de pouvoir mettre dans la simplicité de la vie quotidienne une recherche, une élégance qui est encore un reflet de l'art.

La mode, c'est la vie, et c'est pour cela qu'elle est le miroir des mœurs.

La France, dans ce domaine, n'a rien perdu de sa grandeur ; elle occupe bien toujours le premier rang : elle vient de l'affirmer de nouveau dans une éclatante manifestation. Et, cependant, des esprits chagrins s'étaient laissés aller à en pronostiquer autrement. Ils n'admettaient pas que l'art, le goût, l'élégance, puissent résister au mouvement égalitaire de notre démocratie moderne. Ils ne comprenaient pas la mode sans une cour, un souverain ou une souveraine donnant le ton, guindé comme Louis XIV; sévère, comme Madame de Maintenon ; pimpant, piquant, agaçant, comme la Pompadour et la Du Barry; revenant à la simplicité, comme Marie-Antoinette; cérémonieux, comme Napoléon Ier; quelconque, comme Louis-Philippe ; brillant, comme l'impératrice Eugénie. Ils ne voyaient la République qu'avec la carmagnole et le bonnet phrygien, qu'avec le débraillé des Tricoteuses s'installant crânement aux Tuileries et déclarant « maintenant, c'est nous qui sont les princesses ! »

Il ne fut rien, fort heureusement, de ces appréhensions pessimistes. La politique retarda bien un moment la réouverture des salons, la reprise des réunions mondaines, mais le jour où les réceptions reprirent, on put voir que la mode française n'avait rien perdu de son génie créateur, de l'élégance de ses conceptions, de la sûreté de son exécution. Elle se révéla même plus ferme dans ses aperçus nouveaux, moins indécise et moins frivole dans ses lignes, avec, en plus, un sentiment plus juste de la note artistique et de l'harmonie des détails. Certes, nous n'avions plus une cour donnant le ton ; nous n'avions plus de d'Orsay ou de Brumel; nous n'avions guère à noter que quelques tentatives timides du côté de l'Élysée ; quant aux grandes demi-mondaines, le temps en est passé comme des Musette et des Mimi Pinson. C'est au théâtre que semble être échue la mission de conserver la tradition, de recevoir la primeur des nouvelles créations et des lancements sensationnels.

Entre temps, une révolution s'était accomplie dans nos mœurs. La Femme conquérait sa place au soleil en venant s'asseoir aux côtés de l'Homme, à la barre, dans la chaire, dans le cabinet de consultation, comme elle partageait déjà ses exercices dans les sports. De là, pour la mode, la nécessité de poursuivre deux objectifs : tenir compte de nos traditions de goût et d'élégance nationales, et mettre en harmonie ces traditions avec les nécessités pratiques de la vie moderne. Chaque jour voit naître, à cet égard, un nouveau progrès, et tout concourt pour le maintien de toutes les délicatesses féminines dans leur cadre de goût, d'élégance et de coquetterie.

Avec une précision de mathématicien, M. Marcel Prévost écrivait dernièrement : « Toute mauvaise coquetterie est une erreur de proportion. » Ce reproche ne saurait certainement viser la Parisienne, qui est réputée magicienne dans l'art de masquer ses imperfections et de mettre en valeur les grâces de sa personne. Loin de nous la pensée de représenter les corsetiers comme des orthopédistes ; mais il est cependant bien évident que l'hygiène et la vie moderne de la femme ont transformé singulièrement la fabrication du corset. Les nécessités sportives et professionnelles en sont venues à spécialiser, en quelque sorte, le corset selon le cas. De là une grande variété de modèles propres à chacune de nos grandes maisons, les Léoty, les Savigny, les de Vertus, etc. Chez les grands couturiers comme chez eux, on retrouve le même souci de *la ligne* telle qu'on la conçoit aujourd'hui : diminution des hanches, effacement du ventre, cambrure des reins, et cela nous amène sans transition au costume tailleur. Nous sommes loin, disons-le tout de suite, de ce qu'il fut à ses débuts : tout ce qu'il y a de plus pratique. Ne nous venait-il pas d'Angleterre, où les femmes ne sont coquettes qu'après six heures du soir ? — Il ne pouvait donc être autrement : uni, court d'étoffe, pouvant résister à tous les temps. Qu'en a fait la Parisienne? Un costume de coupe admirable, sans doute, mettant merveilleusement en valeur sa sveltesse et l'élégance de ses contours, mais sortant souvent de sa destination première. La femme que ses occupations appellent au dehors se lasse vite d'une demi-traîne de drap à relever, et, forcément, adopte le vrai costume tailleur, le « trotting dress », puisqu'il faut l'appeler par son nom. On comprend d'ailleurs mal, pour la rue, costume tailleur ou autre, la jupe traînante, qui inspirait à un Chinois cette réflexion philosophique : « Vous vous dites civilisés et vous faites balayer les rues par les robes de vos femmes ! »

Nous retrouvons, par contre, bien appropriée cette fois, la coquetterie si artistique de la Parisienne dans la toilette habillée. Nous avons à signaler à cet égard les dernières œuvres de Redfern, de Mesdames Ney sœurs, d'Ayme et Barrabé, etc., dans les dernières pièces. Comme toujours, les chapeaux ont été un triomphe pour Madame Carlier.

Et la lingerie ! et les dessous ! Fragiles matières, délicats éléments de succès, et qui agissent par suggestion ! Que nous sommes loin des « simplicités » d'antan, et avec quelle rapidité la mode s'est faite, sous ce rapport, belle, précieuse et raffinée ! Cette recherche n'est pas assurément pour nous déplaire, et un coup d'œil jeté sur les admirables exhibitions de la « Grande Maison de Blanc » du boulevard des Capucines, nous donne la note intéressante de ce féminisme toujours fort heureusement vivace, dans ce qu'il a de mouvant et d'exquis.

Il éclate encore, ce féminisme délicieux, dans ces mille fantaisies qui, de tout temps, marquèrent la gloire de la mode à Paris. C'est pour la Femme que sont créés tous les jours ces riens toujours empreints de cachet et de goût. Quoi de plus élégant que la « Pochette Scudéry », élégant nécessaire à écrire offert par Henry, « A la Pensée » ; que ses sachets parfumés pour le papier à lettre, que ses calendriers, que son choix d'articles pour la correspondance, papier, enveloppes, cartes, tout cela si coquet, si artistique? Ajoutons que « A la Pensée » ce rayon de ganterie est le rendez-vous de nos élégantes, comme les salons de Perrin et de Jouvin. La Femme reparaît encore le soir dans tout l'éclat de son charme, quand on se retrouve soit après le spectacle, chez Maire, Noël-Péters et autres renommées « maisons où l'on soupe », dont les tables sont garnies de ces merveilleux fruits de la maison Joret, — tant appréciés par le président Krüger, — soit avant dîner, dans ces élégants « Afternoon tea » où les fins gourmets viennent se délecter tantôt d'une tasse de thé de la Compagnie anglaise, tantôt du délicieux chocolat de la Compagnie coloniale ou Masson, avec un sandwich au jambon Coleman, à moins qu'une hygiène bien entendue ne fasse préférer un verre de Mariani ou de vin Désiles.

Et ce pendant, attendent à la porte la file des automobiles de Dion-Bouton ou des équipages luxueux, les uns avec leurs chauffeurs à grande touloupe, les autres avec ces livrées de coupe irréprochable dont la Belle Jardinière a aujourd'hui le monopole.

Nous disions, plus haut, que la mode avait parfois des retours singuliers vers le passé. La vogue actuelle du bijou, de la breloque et du bibelot, en est bien un exemple ; mais il semble qu'un sens plus affiné guide mieux le choix du public. Nous assistons d'ailleurs comme à un renouveau d'esthétique, sortant du convenu dans un classique modernisé. Nos grands joailliers, nos grands orfèvres, comme les Froment-Meurice par exemple, marquent bien dans leurs heureuses créations, toutes de souplesse, de légèreté, de frivolité même, la tendance plus artistique de la Parisienne d'aujourd'hui.

Dans un autre ordre d'idées, rien n'est plus luxueux, de plus empreint d'un vrai cachet d'art, que ces éventails dont Buissot offre un choix fort intéressant pour les cadeaux de mariage comme pour les collections.

Quand il s'agit de présenter à une difficile et élégante clientèle, l'article inédit, dans une forme ingénieuse et artistique, la Parfumerie Lubin tient toujours le premier rang. C'est dans les coquets salons de la rue Royale qu'il a été de bon ton, pour Noël et le Jour de l'An, de venir faire choix de ces flacons de cristal finement taillé enfermant le parfum préféré, de ces sachets embaumés garnis de dentelles et de rubans, de ces précieux coffrets si joliment baptisés « Caves à odeurs », qui ont été, en cette fin d'année, les « cadeaux à la mode ». Par ailleurs, les fervents de la tradition ont demandé à Pihan ses plus jolies boîtes de bonbons, ou à Madame Lion ses plus riches corbeilles de fleurs.

Une des exigences de la mode, auxquelles doit se prêter l'art industriel, c'est d'offrir à la femme amateur de photographie, un appareil commode, portatif, solide, permettant de se dissimuler parfaitement par sa petitesse. Ce problème a été résolu par la maison Jules Richard, dont le *Vérascope* ou « jumelle stéréoscopique » a vraiment l'apparence d'une de ces élégantes jumelles de théâtre que l'on trouve chez Derogy, chez Krauss ou chez Fischer. Le choix peut également se porter sur le matériel photographique des Mackenstein, des Gaumont, des Carpentier, des Guilleminot, qui, chacun dans leur genre, ont su plier la science au goût et aux préférences de la Femme.

La musique a sa part aussi dans ce besoin de nouveauté dont vit la mode. Arrêtez-vous au 32 de l'avenue de l'Opéra et M. Toledo se fera un plaisir de vous faire assister à une audition de son merveilleux instrument « l'Æolian ». L'Æolian donne absolument l'illusion d'un orchestre magique obéissant à toutes les lois d'intensité, de coloris et de précision indispensables aux fidèles et bonnes exécutions.

Comme on le voit, ce n'est pas seulement dans le costume, dans la toilette, que la mode révèle sa tendance originale et artistique. L'habileté, le goût de nos ouvriers français n'est pas moins éclatant dans l'art de la décoration, de l'ornementation, de l'ameublement et tout ce qui touche à notre « home ». Voyez les bronzes exquis et les jolis meubles de Sormani, les beaux services de table, les services de cristal si modernes des magasins « A la Paix », 34, avenue de l'Opéra, où sont exposées les œuvres des maîtres Émile Gallé, de Nancy, Laurent-Desrousseaux, etc. ; les intéressantes poteries d'art du Golfe Juan, pétries par l'habile main de cet artiste incomparable qu'est Clément Massier ; n'est-ce pas de ce merveilleux ensemble de choses vues que l'on peut favorablement augurer du siècle qui s'ouvre?

GILONNE DE COURTEVILLE.



Eau de Botot Exiger la Marque Botot. *Se méfier des Dentifrices inférieurs offerts sous divers noms.*



SOCIÉTÉ SUISSE d'ASSURANCES GÉNÉRALES
SUR LA VIE HUMAINE, DE ZURICH
MUTUELLE Fondée en 1857 — Assurances en Cours : **150 MILLIONS**
Tarifs et Renseignements sur Assurances et Rentes f[co] sur demande.
A la Succursale de Paris : 97, Rue St-Lazare.

LA SULFURINE

Bain sulfureux sans odeur

Possède exactement les propriétés du bain sulfureux ordinaire dit **de Barèges**, avec cet avantage que SANS ODEUR, n'altérant ni les métaux ni les peintures, il peut être pris CHEZ SOI et dans toutes les espèces de baignoires. La **SULFURINE** adoucit la peau, lui communique une grande blancheur et une souplesse extrême.

PHARMACIE LANGLEBERT, 55, rue des Petits-Champs, Paris, *et principales Pharmacies.*

MODES

DORN

11, FAUBOURG SAINT-HONORÉ
TÉLÉPHONE : 232-85. *Près la Rue Royale*



Parfumerie V. RIGAUD
8, rue Vivienne, PARIS

Eau de Toilette KANANGA-OSAKA

D'une délicieuse fraîcheur, conserve à la peau l'incomparable éclat de la jeunesse.

Essence KANANGA-OSAKA
Savon KANANGA-OSAKA
Poudre de Riz KANANGA-OSAKA

EXTRAITS : MODERN STYLE — MIMOSA-RIVIERA
VIOLETA FRESCA — ŒILLET DE MYSORE — PARFUM DES ACTRICES

SAVON DENTIFRICE VIGIER *Le Meilleur Antiseptique*
Pharmacie **VIGIER, 12, Boul[d] Bonne-Nouvelle, PARIS.**



COMPTOIR GÉNÉRAL DE CINÉMATOGRAPHIE

L. GAUMONT ET C[ie]

INGÉNIEURS-CONSTRUCTEURS

PARIS — 57, Rue Saint-Roch — PARIS

LE "KINORA"

CINÉMATOGRAPHE SANS PROJECTIONS



PRIX : **40** *FRANCS*

Le rouleau "**Kinora**" d'environ 600 épreuves photographiques : *Prix :* **10** *francs*

Scènes vécues — Clowns — Transformations — Danses espagnoles, etc.

ANNONCES DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

VILLE DE PARIS

A adj. s. 1 ench. Ch. d. n. Paris, le 29 janvier 1901. **2 TERRAINS** d'ANGLE, 1°. r. de la **Convention** et **Blomet**. Surf. 198[m]65. M. à p., 150 f. le m. 2° r. de la **Convention** et **Vaugirard**. **TERRAIN** rue **Nouvelle** s. Surf. 158[m]58. M. à p., 180 f. le m. l'anc. March. de Grenelle. S. 402[m]78. M. à p., 100 f. le m. **TERRAIN** et Constr. à VITRY-s-Seine. Angle r. de la **Pompe** et q. du **Port-à-l'Anglais**. Surf. 1,651[m]95 M. à p., 32,000 f. S'adr. à M[es] Delorme, 11, rue Auber et Mahot de la Quérantonnais, 14, rue des Pyramides, *dép. de l'enchère.*

CHEMIN DE FER DU NORD

Janvier 1901

PARIS-NORD à LONDRES

Via Calais ou Boulogne

Quatre services rapides quotidiens dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE

Tous les trains comportent des 2[e] classes

En outre, les trains de Malle de nuit partant de Paris-Nord pour Londres à 9 h. soir, et de Londres pour Paris-Nord à 9 h. soir prennent les voyageurs munis de billets directs de 3[e] classe.

PARIS-NORD A LONDRES

	1re 2e cl	1re 2e cl.	1re 2e cl.	1re 2e 3
	★ W.R.	(★)	(★)	
PARIS-NORD . . . . dép.	9 30 m. via Calais	10 30 m. via Boulogne	11 50m. via Calais	9 » s. via Calais
LONDRES . . . . arr.	4 50 s.	5 50 s.	7 30 s.	5 30 m

LONDRES A PARIS-NORD

	1re 2e cl.	1re 2e cl.	1re 2e cl.	1re 2e 3e cl
	(★) (WR)	(★)	(★)	
LONDRES . . . . dép.	9 » m. via Calais	10 » m. via Boulogne	11 » m. via Calais	9 » s. via Calais
PARIS-NORD . . . . arr.	4 55 s.	5 50 s.	7 » s.	5 50 m.

(★) Trains composés avec les nouvelles voitures à couloir sur bogies de la Compagnie du Nord, comportant water-closet et lavabo.

(W.R.) Wagon-Restaurant. — Les voyageurs de 1[re] classe y ont seuls accès, les voyageurs de 2[e] classe n'y sont admis qu'en payant le supplément de 2[e] en 1[re] classe.



MAISONS RECOMMANDÉES

APPAREILS HERNIAIRES ET ORTHOPÉDIQUES DRAPIER ET FILS, 41, r. de Rivoli. Cat. f[co]

BAPTEMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères 12, RUE PERNELLE, PARIS.

BILLARDS. BATAILLE, 8, boul. Bonne-Nouvelle, PARIS

CALFEUTRAGE MESNARD, Bourrelets chenille laine, 154, boulev. Saint-Germain.

CHAMPAGNE LEMAITRE J. MARCHAND 368, r. S[t] Honoré

CRÊME EXPRESS JUX SE TROUVE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS.

EAU DE SUEZ Le Seul DENTIFRICE ANTISEPTIQUE CONSERVE LES DENTS PARFUME la BOUCHE

ERNEST DIAMANT du CAP, 24, B[d] des Italiens, IMITATION PARFAITE — PRIX BON MARCHÉ.

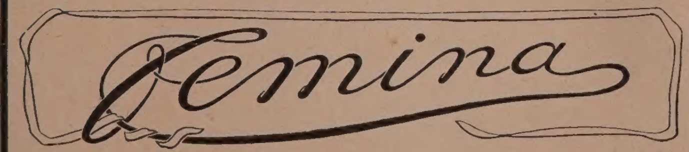
GÉRARD (Léon). 18, rue Drouot. TABLEAUX MODERNES

POUR MAIGRIR ÉLIXIR DU D[r] STENDHALLE, 6f LE FLACON. Pharm. LEMAIRE, 14, Rue de Grammont, Paris.

F. KLEINBERGER, 9, r. de l'Échelle. TABLEAUX ANCIENS

THÉS C[ie] Anglaise, 23, place Vendôme. Maison fondée en 1823. Demander le Catalogue.

Pour paraître le 1[er] février



LA REVUE IDÉALE DE LA FEMME

& DE LA JEUNE FILLE

PIERRE LAFFITTE & C[ie], 370, Rue Saint-Honoré

PARIS

Chemins de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée

BILLETS d'ALLER et RETOUR de 1[re] Classe

Valables 20 Jours

DÉLIVRÉS POUR

NICE, CANNES ET MENTON

Émis à partir du 15 décembre 1900 jusqu'au 15 avril 1901 inclus

A L'OCCASION :

Des Courses de Nice ; du Carnaval de Nice ; des Régates Internationales de Cannes ; des Régates Internationales de Nice et des Vacances de Pâques.

Ces billets sont délivrés par les gares de *Paris, Belfort, Vesoul, Besançon, Gray, Nevers, Is-sur-Tille, Dijon, Genève, Clermont-Ferrand, Saint-Étienne, Lyon, Grenoble, Cette et Nîmes.*

La validité des dits billets est de **20 jours** y compris le jour de l'émission, avec faculté de prolongation de deux périodes de 10 jours, moyennant le paiement pour chaque période, d'un *supplément de 10 0/0.*

Ces billets permettent aux voyageurs de s'arrêter, tant à l'aller qu'au retour, à deux gares de leur choix, à condition de faire viser leurs billets dès l'arrivée aux gares d'arrêt.